

## DE TA FENETRE D'Ailleurs

Depuis plusieurs semaines, j'ai remarqué, pendant les stations régulières au balcon que m'imposent mon addiction au tabac, que jour et nuit une fenêtre du troisième de l'immeuble jouxtant celui qui m'accueille pour de courts séjours en ville, reste éclairée en permanence. Je prête une attention démesurée au fait, depuis qu'un matin, au petit jour, j'y ai aperçu un beau jeune homme torse-nu et ses volutes de fumée dans l'entrebâillure ainsi qu'un gros chat noir et blanc prudemment pelotonné sur l'appui étroit et sans garde-corps.

Je dors peu et les nombreux intermèdes qui me conduisent inmanquablement à mon poste d'observation m'ont permis d'apprendre à connaître les rituels de nombreux passants : tôt le matin, une vieille dame alerte et pressée frappe de ses talons élimés le trottoir d'en face, armée d'une baguette de pain qu'elle brandit comme Jeanne d'Arc son glaive ; j'ai fini par distinguer ses pas des bruits de la ville, car ils s'accompagnent toujours de feulements haineux contre la terre entière quand il m'arrive de cueillir les détails de son langage fleuri... Six fois par jour, au moins, une jeune fille promène un chien rare, sans poil, un de ces chiens nus du Mexique qu'elle prend soin de protéger d'un petit manteau rose poudré, les jours frais. À la façon qu'elle a de s'adresser à lui avec égards et tendresse et vu les regards complices qu'ils partagent, j'en ai déduit qu'il doit être son meilleur ami. Je suis bien placée pour savoir que la solitude est l'alibi rêvé de l'anthropomorphisme et du gogatisme que provoque l'allégeance béate d'un animal domestique.

Le ballet des nettoyeurs en tous genres est permanent : les gros aspirateurs aux brosses rotatives suivis de près par les souffleurs de feuilles, hommes au karcher et autres balayeurs aux gilets jaunes fluo chassent les papiers gras, mégots et autres traces d'incivilité avec une telle constance que je me demande si les uns et les autres ne vont pas finir par éliminer l'asphalte. Parfois je m'amuse même à commettre un forfait dont je maudis les auteurs, dans la nature : je jette un mégot dans la rue, juste pour voir combien de temps il va résister à l'assaut des chevaliers de la propreté urbaine. La fenêtre du troisième est toujours éclairée, d'une lueur plus vive peut-être, mais point de jeune éphèbe à l'horizon : il fume peu, c'est mieux pour sa santé.

À huit heures vingt précise, les deux vendeuses de la maroquinerie d'en face, dont l'une arbore fièrement une coiffure dissymétrique assortie d'une mèche rouge sang, mettent leur fiche « people » à jour devant la porte de service, avant de prendre leur poste. Vers dix heures, Madame Cerise et Potiron, éponyme de son enseigne sort de sa boutique et regarde alternativement de part et d'autre de la rue pour y puiser sans doute des éléments qui lui permettrait d'augurer ou non d'une recette confortable. À peine plus tard passent Marcel et Maurice, deux pépés débonnaires et rougeots sans aucun doute atteints d'une surdité lourde que trahissent leurs voix de stentor comme portées par un mégaphone qui m'a livré leurs prénoms. Ils vont bon train, j'ignorais où... jusqu'à ce jour béni de marché où j'ai par hasard suivi leurs pas jusqu'au bar de l'angle de la place. À la seule vue de leur silhouette familière le patron a servi à la hâte un pot de côte du Rhône et déposé deux verres ballons sur un guéridon en terrasse. « C'est servi ! » a-t-il beuglé à leur intention. Je ne peux m'empêcher depuis, à chacune de mes sorties en fin de matinée de vérifier si leur rite souffre ou pas d'exception. Puis vient le carrousel des « Bobos à poussette », doubles, triples parfois comme autant de wagonnets d'un train discontinu d'enfants et de jeunes parents circulant à grand fracas de « pardon, pardon » dans la confusion de la foule. Au marché, les mêmes attelages bloquent le flux

constant des clients et les commerçants ont depuis longtemps apprivoisé leurs exigences « Deux cent soixante et quinze grammes de carottes, cent dix de tomates et trois petites pommes, le tout bio s'il vous plaît... » Les « Bobos à poussette » mangent bio, ont des teints de sanitaires neufs, des enfants rois qu'ils croient bien élevés, des principes indiscutables, des chaussures toujours bien cirées et pérorent sur les trottoirs avec leur rejeton d'à peine dix-huit mois... À l'approche de midi, se rassemblent les « T'as mal où » : Au contraires des précédents, ils ont la septantaine bien sonnée et ne parlent que de douleurs

« Bonjour, Madame Quintin, ça va ?

— Oh, ma pauvre ! Certes pas : Avec ce temps mon arthrose s'est réveillée et je souffre le martyr...

— Les rhumatismes c'est douloureux, mais c'est pas grave, Madame Quintin, si vous pouviez imaginer les souffrances que fait mon Roger avec son cancer... et puis ma sœur, vous saviez qu'on l'a opéré de la hanche la semaine dernière ? »

Les « T'as mal où » sont parfois aigris et toujours pressés sauf pour discourir de leurs misères avec une précision qui force parfois l'admiration, ils sont impeccablement vêtus et soignent leur langage. De temps en temps ils pestent à haute et intelligible voix contre les fainéants qui font de la musique et tendent leur chapeau au lieu d'aller travailler. De ta fenêtre je mesure avec tristesse la voracité des prédateurs publicitaires dont les « T'as mal où » sont la cible et les ambassadeurs : Ils ont autour du cou la même écharpe en laine polaire bleue layette offerte en cadeau pour une commande substantielle chez le même pourvoyeur d'espoir par correspondance et ne tarissent pas d'éloge sur la dernière invention de « Vitrine magique » pour amoindrir le calvaire que leur inflige leur Hallus valgus.

De cette mosaïque surgit en début d'après-midi une population qui semblent émerger du sommeil plus tard que les autres : Ils sont jeunes, grands, souvent habillés de vêtements larges et sombres, parlent seuls casqués d'écouteurs et marchent les yeux rivés sur l'écran de leur portable. Des filles aux silhouettes filiformes exhibent fièrement leurs jambes sous des jupes si courtes qu'elles pourraient se prévaloir d'être plutôt des ceintures larges et des garçons aux cheveux mi-rasés mi-hérissés déambulent avec difficulté et nonchalance, entravés qu'ils sont par des pantalons climatisés aux braguettes bizarrement sises à la hauteur de leurs genoux. Il m'arrive à leur vision de me sentir étrangement hors du temps d'un seul coup, surtout lorsque malgré les sommations intempestives des klaxons, je distingue au loin, la mélodie familière et nostalgique d'un accordéon qui tend la main, quelque part sur la place.

Plusieurs fois dans la journée, passe un artisan au visage couvert d'une poussière blanche, peintre ou plâtrier à n'en pas douter. Nul n'est besoin de le voir pour le reconnaître, ses sifflements revisitent le répertoire des années quatre-vingt avec une incroyable justesse.

Vers treize heures passe une silhouette toute de gris vêtue : Borsalino, Trench-coat, pantalon et souliers gris... Seuls les lacets rouges de ses chaussures ponctuent ce triste camaïeu d'un brin de fantaisie. La démarche de cette entité au visage masqué par les rebords du couvre — chef vue d'en haut n'a ni âge, ni sexe... Elle déambule telle une ombre informe, tête basse, parmi les vivants.

Pour moi qui ne vois rien d'autre des fenêtres de ma résidence principale que la place d'un village dépeuplé d'un côté, quelques vaches et des champs déserts à perte de vue de l'autre, la fourmière urbaine est un vrai terrain d'exploration : la rapidité des piétons et leur variété sont tout aussi impressionnantes que leur nombre vu d'ici.

Dans l'après-midi, les reflets du soleil sur la vitre, m'empêchent de distinguer l'intérieur de l'appartement du troisième, mais les lumières qui brûlent encore m'autorisent à penser que ses occupants ne sortent pas ou peu. Ou peut-être travaillent-ils à l'EDF et n'ont-ils aucune notion du prix de l'électricité ? Ou alors sont-ils complètement aveugles et vivent-ils depuis des années, toutes lampes allumées nuit et jour sans en avoir la moindre idée ? Ou alors phobiques de l'obscurité ? Et pourquoi pas cultivateur de cannabis, végétal gourmand en clarté s'il en est ?

De ta fenêtre parfois, il me semble entendre la mer juste derrière le mur de la maison d'en face. La cime du seul grand arbre offerte à ma vue par-dessus le toit, ploie sous l'assaut d'embruns imaginaires et la nuit, la part de ciel qui m'échoit dessine un carré bleu outremer troué d'étoiles entre les bâtiments.

Le bourdonnement de la ruche urbaine est incessant : Il oscille entre ronronnements câlins de félins assoupis, corne de brume de bus empêchés de passer et bruits de tondeuse de deux roues adolescents ponctués de « t'es où ? », ineffable sésame des conversations entre androïdes...

Toute la journée dans le quartier, défilent à allures inégales des virtuoses de la trottinette en tous genres : jeunes ou quinquagénaires, cadres dynamiques, bimbos siliconées, sportifs, ou *bedonnants* juchés sur d'étranges modèles réduits de véhicules électriques ou mécaniques, à petites ou grandes roues, multicolores, customisés ou sobrement élégants.

Il m'arrive de regretter amèrement que de ta fenêtre, on n'aperçoive pas le « Gros Caillou » : cette masse informe de roche brute dont l'attrait m'échappe est indiqué dans tout le quartier comme un haut lieu touristique. Peut-être aurais-je accès en le contemplant plus longuement et plus souvent aux mystères dont il semble tirer sa popularité. Dans ma campagne nombre de gros et même d'énormes cailloux gisent dans un pâle anonymat. L'énigme de ce rocher urbain, les légendes qu'il véhicule et l'engouement dont il est l'objet me somment de m'initier prestement aux rites citadins sous peine de m'en voir exclure.

De ta fenêtre, je scrute l'avenir à travers le ciel bleu le jour. Et la nuit, je demande aux étoiles de me dessiner l'avenir : je le regarde se métamorphoser en rêves bleus qui rapiècent mon sourire au fil de soie de ta patience.

De ta fenêtre je revis : j'écoute mon cœur battre et mon sang irriguer mes artères d'une énergie nouvelle.

Les vitres du troisième diffusent toujours et sans relâche, une lumière vive... de ta fenêtre, je n'ai plus peur du noir.